

(RE)PENSER L'EXIL

REVUE EN LIGNE N°3

WWW.EXIL-CIPH.COM

GENÈVE, 11 SEPTEMBRE 2013

EL OTRO

11 DE *Chile, 40 años después*
SEPTIEMBRE

L'AUTRE

11 SEPTIEMBRE
Chile, 40 ans après

DES-EXIL ET CITOYENNETE EN MOUVEMENT



PROGRAMME DU CIPH, 2010-2016
**EXIL,
CRÉATION
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE**
WWW.EXIL-CIPH.COM - WWW.CIPH.ORG



UNE GUERRE DE FONDATION EN EUROPE?*

Rada IVEKOVIC, prof. de philosophie Paris, Ex-Yougoslavie.

NOTE PRÉLIMINAIRE

Dans un ensemble de réflexions qui tentent d'éclairer la crise et les perspectives de sauvegarde, de transformation du droit d'asile en Europe, en les rattachant à l'analyse d'une condition de la violence généralisée, il convenait que des voix se fassent entendre en provenance de ce qui fut la Yougoslavie. Sinistre miroir des impuissances et des incompréhensions de notre continent désormais «réunifié», la situation yougoslave est la négation en acte de toutes les institutions de droit et des liens sociaux qui garantissent, à un pôle, la sécurité des individus et des groupes, et à l'autre pôle, l'asile et l'hospitalité, en maintenant l'impératif de la reconnaissance mutuelle.

Le texte suivant nous a été communiqué par Rada Ivekovic, ancien professeur à l'Université de Zagreb, spécialiste des cultures indiennes. Elle tente de s'élever à une réflexion philosophique sur le tournant de l'histoire que révèle une telle guerre, qui ne peut être qualifiée ni de «civile» ni d'«extérieure». Analysant les «fondamentalismes» ethno-religieux surgis en Europe de l'Est sur les ruines du communisme, R. Ivekovic n'hésite pas à nommer «créatrice» (on pourrait dire aussi démiurgique) leur capacité de mobilisation des masses, qui est en même temps une auto-destruction. Cette contradiction lui paraît ancrée dans un certain modèle volontariste de la politique, que l'Occident a imposé au monde entier, et qui se retourne aujourd'hui contre lui. Elle nous appelle du même coup à

réfléchir sur la corrélation fatale qui s'établit entre la démonisation de l'Autre extra-européen (à l'Est, au Sud), et la multiplication des exclusions internes.

Etienne Balibar, 1986

Aujourd'hui publier ce texte qui fait état de la guerre d'ex-Yougoslavie, quelques années après cette terrible guerre aux frontières de l'Europe en réfléchissant au Chili, à la planète dans l'étape de globalisation actuelle apparaît singulièrement intéressant pour enrichir la réflexion sur les transformations de la politique, de la violence et de la guerre.

Marie-Claire Caloz-Tschopp, 2013

* In, CALOZ-TSCHOPP, M. C., A. CLEVENOT Eds. 1994. Asile, Violence, Exclusion en Europe. Histoire, analyse, prospective. Genève, Co-éd. Cahiers de la Section des Sciences de l'Education, Université de Genève et Groupe de Genève, «Violence et droit d'asile En Europe», 500 pages, p. 5-11.

POURRAIT-ON DIRE QUE L'ÉCHEC DE LA RAISON OCCIDENTALE REPOSE DANS LA RÉUSSITE DE SA GLOBALISATION ?

Le «fondamentalisme nationaliste», fondateur par la guerre dont je parlerai ici, n'est pas toujours du fondamentalisme textuel (on n'insiste pas toujours sur un Livre). Mais il semble toujours être narratif, mythifiant, et dans ce sens créateur. Il est souvent plus apparenté au populisme et, dans le cas de la Serbie, aux traditions russe et serbe du narodnjastvo¹.

Il peut pourtant y avoir du «fondamentalisme» textuel. Celui-ci peut sans doute être complètement inoffensif. Il resterait pourtant à revoir, à cette lumière, tous les possibles fondamentalismes textuels théoriques, comme ceux qui sont apparus au tournant linguistique de la philosophie. Derrida, pour prendre un exemple, est-il un échec ou une prémonition ? La question est sans doute fautive, posée de manière aussi tranchée (et Derrida ne se prête pas particulièrement aux dichotomies). Mais en voulant échapper à une ontologie fondamentale, n'est-on pas parfois tombé dans un fondamentalisme textuel potentiel qui montre l'impasse, la limite de la raison moderne et post-moderne, et n'arrive pas à se donner un cadre conceptuel dans lequel seulement comprendre ce qui se passe aujourd'hui ?

Le fondamentalisme n'est pas nécessairement une qualification religieuse. Il y a du fondamentalisme politique, historique, national.

Dans les nationalismes post-communistes, les

fanatiques se donnent une nouvelle fondation historique qui reconstitue de manière «magique» le passé. Fondamentalisme ne veut pas dire automatiquement «tradition». La critique du fondamentalisme ne peut pas se passer d'une analyse et d'une critique de la modernité, en l'occurrence de la modernité occidentale (car il n'y en a pas d'autre) comme celle-ci a été globalisée et comme elle fonctionne dans les pays tiers. Dans ce type de «fondamentalisme fondateur» ou refondateur, on fait appel à la tradition populaire, tout en lui donnant une fonction de modernisation, et en réclamant une accélération formidable du progrès qui serait facilitée par le retour à l'«essence» et la «vraie nature» de la nation (ou du groupe défini autrement). Il s'agit d'un essentialisme. Ainsi le srpstvo (la «serbité») ou le hrvatstvo (la «croatitudo»), comme ailleurs la hindutvâ (l'«hindouité»), proposent bien un «programme» pour l'avenir (et représentent par-là le dernier avatar de l'historicisme, en même temps que l'avorton de l'Aufklärung. Mais ce programme consiste en une histoire refondatrice. La refondation historique procède par mythes, discours, narration, passe en premier lieu par les médias (et surtout la télévision dont l'impact immense reste encore incalculé), et cela suffit pour mobiliser et homogénéiser les masses en quelques semaines. Ce qui importe dans les mythes de refondation (et il faudrait ici revoir tout ce que nous avons, ces dernières années, pensé de la narration, des récits etc...), c'est de donner à son groupe une origine primordiale et indépendante de tout autre groupe, en quelque manière une origine autiste. Ce rêve de pureté et d'indépendance absolues est, on le comprendra, un rêve suicidaire. Il est lui-même ambigu envers le modernisme dont il se réclame et qu'il critique en même temps. Car, le modernisme est ce qui nous vient des autres (de l'Occident), alors que nous avons suffisamment d'amour-propre pour ne pas avoir besoin d'apports historiques des autres, fussent-ils admirés de nous; mais en même temps, le modernisme est la voie du progrès auquel on veut toujours croire et dont nous

avons été frustrés (par l'autre, justement). L'on revendiquera donc une forme spécifique de modernisation qui soit la nôtre, originale aussi bien qu'originelle. Le modernisme en question, en fait, est un faux programme : le groupe en question a les yeux braqués sur le passé et non sur l'avenir, et marche à reculons.

J'arrive maintenant à mon propos.

Il est impossible de réfléchir à ces problèmes sans, tôt ou tard, mettre en cause notre propre identité, ainsi que celle de l'Europe. L'Europe se constitue en ce moment-même par ses frontières vers l'Orient.

L'Europe semblerait en cette fin de siècle en même temps en construction (Maastricht n'étant que l'une des tentatives les moins convaincantes) et dans l'impossibilité de se constituer. Le mode le plus important selon lequel l'Europe se profile en sa propre contradiction (car l'Europe est une contradiction incarnée), c'est en ce moment celui des nationalismes, des conflits, de la guerre et des décisions à prendre par rapport à ceux-ci. Le paradoxe européen (et occidental) réside dans le fait que l'Europe donne elle-même le cadre de ces débats dans lesquels elle voudrait faire intervenir les autres, surprise de les voir continuer à y garder le silence. L'Europe (l'Occident) dans la globalisation de son modèle par le pire, veut représenter à la fois soi-même et l'autre, en même temps le pôle universel et le pôle particulier. Elle apparaît ainsi par deux fois là où toutes les autres différences se manifestent une seule fois en tant que particularités. La guerre yougoslave est aussi une guerre européenne, tandis que l'Europe cherche à l'expulser et à la maintenir sur son bord extérieur. L'Europe veut prétendre à la fois à l'unité et à la multiplicité. Mais l'Europe reste difficile sinon impossible à définir, car elle voudrait se définir d'elle-même et à partir d'elle-même, et parce qu'elle a globalisé son type de rationalité et refusé aux autres types de rationalité le même statut. Le fait que l'Europe soit (pour elle-même) un

problème relationnel nous fait perdre de vue que cette relationnalité n'implique point de symétrie avec les autres, au contraire.

Dans la modernité occidentale (car celle-ci n'est qu'occidentale), le sujet se constitue d'emblée comme scission et séparation. Les différents historicismes (dont le nationalisme est une forme contradictoire) tentent de reconstituer la totalité du monde et pratiquent en même temps l'appropriation du monde par le sujet dominant. Le volontarisme des projets à dynamique historicisante a échoué. Les nouveaux nationalismes, restent, eux, sans véritable projet² ou sans idéologie³ quoiqu'ils aient une prétention pseudo-historisante : ils sont tournés vers le passé et non vers l'avenir. Il est peu probable que l'on puisse attendre d'eux plus que ce que promettaient les défunts volontarismes révolutionnaires, puisque tout projet a été désormais condamné avec la défaite des utopies. La scission du monde ne sera toujours pas comblée. Le sujet individuel, mais également historique, résiste à la rationalisation extrême mais est en même temps en partie plié (assujéti).

La modernisation véhicule une «occidentalisation» qui, elle, fait se replier sur elle-même la culture locale en un geste autistique et en des revendications fondamentalistes revancharde. L'Occident/le Nord a réussi à globaliser son modèle par le biais du discours de la modernité. En ce moment particulier de l'histoire, la profondeur historique a été perdue. Le fait que les mêmes phénomènes dans pratiquement les mêmes termes se vérifient aujourd'hui, par exemple, en Inde et en Occident (et peut-être ailleurs) pourrait vouloir dire simplement que la dimension historique a été perdue. Mais une lecture plus exigeante révèle que, le modèle occidental ayant été globalisé, c'est au-dedans de celui-ci que la dimension historique

¹ Voir à ce propos Nebojsa Popov, Srpski populizam ad marginalne do dominantene , pajavec (Le populisme serbe. D'un phénomène marginal à un phénomène dominant), suppl. spec de « Vreme » no. 135, 24.5.1993, Belgrade, ainsi que Latinka Pevori, Drustvena sustina rata (L'essence sociale de la guerre), dans «Republika » no. 73-74, 1-31.8 1993, Belgrade, p. 3-4.

² Touraine A., 1992. Critique de la modernité, Paris, Fayard.

³ Balibar E., Wallerstein I., 1990. Race, National, Classe. Les identités ambiguës, Paris, éd. de la Découverte.

est aplatie en cette fin de siècle, en ce que la modernisation donne les mêmes résultats de fragmentation, toutes proportions gardées. Nous ne pouvons plus être fiers de ce que le modèle européen, occidental, a gagné. Il y a fort à parier qu'il rétablira un nouveau clivage binaire, et que le terme considéré négatif portera le nom d'Islam (d'Orient).

Je pense que le nationalisme et la guerre sont des cas-limites de constitution du sujet occidental, ainsi que le stade suprême de la crise, et que cette limite impliquée est plus ou moins atteinte. Le sujet se constitue (au niveau des groupes) comme une identité d'appartenance et d'opposition en construction. L'identité n'est jamais accomplie mais représente un processus mis en marche par l'homogénéisation des masses, et elle est toujours menacée. Cette homogénéisation se fait par induction de la peur de l'autre groupe dans le groupe propre, par un excès d'auto-gratification et d'auto-louanges qui sont en proportion avec les humiliations subies par ce groupe. L'Autre, de simple stéréotype culturel, est transformé en archétype du mal⁴.

La critique des nationalismes contemporains implique une critique de la modernité occidentale, quand il s'agit du post-communisme comme quand il s'agit du post-colonialisme. Et si les deux situations sont très différentes historiquement, elles se rejoignent rapidement dans la paupérisation et l'effondrement général, et de ce que fut l'Europe de l'Est, et de ce que fut (pour une grande partie) le Tiers-monde. Les pays de l'ancien bloc socialiste ne sont pas en train de rejoindre l'Occident/le Nord, ils sont en train de rapidement s'homologuer au Tiers-monde.

La refondation historique est, donc, non pas un retour au Moyen âge ou à la seconde guerre mondiale comme on a pu le penser. C'est un retour à l'origine, à la préhistoire,

à une reformulation des termes mêmes de l'histoire, par une action magique. Ce qui nous étonne tous, c'est la puissance de cette «magie», c'est-à-dire sa capacité maintenant incontestable de nier des décennies (et plus encore) de vie commune et mixte, de culture métissée. Tout se passe comme si ce pouvoir fonctionnait à rebours et agissait réellement sur l'histoire. Il y a des choses faciles à comprendre : ainsi, chaque nouveau régime fait commencer l'histoire par lui-même : l'histoire dans les livres scolaires, l'histoire officielle, sera rapidement remaniée, réécrite. Mais comment comprendre la perte collective d'une mémoire commune ? Comment la comprendre, sinon par le fait que les souffrances subies par un groupe ne sont gardées en général que dans la mémoire de ce groupe-là ? La souffrance des autres peut passer par des livres d'histoire si elle est «inscrite», mais elle semble être d'une qualité bien inférieure à la mémoire collective des souffrances du groupe propre. Mémoire qui donne et maintient l'identité de ce groupe en le différenciant des autres.

Il ne faut pas se leurrer et croire que l'Europe, l'Occident (ou le Nord) sont à l'abri de la refondation historique qu'ils acceptent tacitement en en tolérant le principe dans la complicité au partage de la Bosnie-Herzégovine et à la guerre dans les Balkans.

Le «fondamentalisme fondateur», la refondation historique appuyée par de nouveaux mythes, s'étaye parfois sur une preuve «irréfutable». C'est la «preuve» que j'appellerai «transcendentale», car elle vient de l'extérieur du système, extérieur que ce système, d'ailleurs, ne reconnaît pas d'autre part. Il fait exception pour l'extérieur transcendant ou divin, qui est la preuve venue de l'intellectuel ou du personnage étranger, ou même d'un pays étranger, qui a (peu important ses raisons) embrassé «notre» cause. Dans le cas de la Serbie, par exemple, cette preuve transcendentale avait été apportée par l'écrivain russe Limonov, ainsi que par le soutien politique grec et russe. Dans le cas

de la Croatie, la preuve transcendentale a été donnée (pour être retirée ultérieurement) par l'Allemagne, et ensuite par le philosophe français Alain Finkielkraut et l'écrivain Annie Le Brun et d'autres. Cette «preuve» par le positif a un parallèle négatif dans la démonisation de l'autre groupe, démonisation induite et ensuite prise comme preuve par une sorte de pétition de principe fatale.

C'est ainsi - par la peur induite, le mythe de refondation historique, la «preuve transcendentale», la narration, - que le groupe est intégré, homogénéisé dans une identité collective que des politiciens populistes lui inculquent. Le chef politique (le Père de la Nation) a un rôle de premier ordre dans cette histoire. Il masculinise complètement le fonctionnement de la société et de l'Etat. Il confirme que son peuple a une mission (puisqu'il est lui-même l'envoyé de dieu et le sauveur), qui est celle de sauver l'humanité en lui dévoilant la vérité sur «notre» peuple. Le peuple en proie à cette psychopathologie de masse prétend universaliser ses valeurs, les transmettre au monde, que celui-ci le veuille ou non. (D'ailleurs, le refus de la part du monde extérieur d'accepter le modèle autistique est toujours interprété de manière paranoïaque : nous sommes haïs, menacés, poursuivis, trahis, alors que nous sommes innocents, puisque les vilains sont les autres.) La peur des processus émancipatoires est d'autant plus grande que ceux-ci avaient fait peu de progrès. Le national-populisme peut faire plus de dégâts dans les pays sans tradition démocratique, dit Nebojsa Popov (à propos du populisme) : «Là où le processus avait pris de l'élan, et avait créé des normes, des institutions et des procédures grâce auxquelles l'énergie irrationnelle destructrice est contrôlée, la violence est une occurrence historique dramatique mais occasionnelle. Là où un tel processus n'avait encore été qu'esquissé, la violence prend des proportions incomparablement plus dramatiques» (Popov, 1993, 5)

Il y a dans le nationalisme post-communiste, et en particulier dans les nationalismes refondateurs yougoslaves, une effrayante capacité «créatrice», en même temps qu'elle est destructrice. Comme la schizophrénie, elle crée des réalités parallèles. Cela ne veut pas dire que les nationalismes soient à l'origine du grand bouleversement mondial dont nous sommes les témoins. Plutôt, ils sont l'expression de ce bouleversement, la forme qu'il prend, et qui est l'une des formes de la globalisation du modèle occidental dont je parlais. Quant aux causes de ces événements, elles sont multiples, nombreuses, et le passage rapide à un libéralisme de marché et à un type d'économie globalisée n'en est pas le dernier.

Le grand bouleversement qui ne fait que commencer, et qui touchera l'Occident de plein fouet prochainement, pourrait être d'autant plus terrible que l'Europe refuse de voir dans cet événement son propre visage. Alors que des guerres ont lieu sur un sol qu'elle n'hésite pas à revendiquer depuis que le mur de Berlin est tombé, l'Europe lésine pourtant à le reconnaître comme sien justement à cause de ces conflits qu'elle devrait alors assumer. Brièvement, l'Est était tombé dans les bras de l'Occident au moment de la disparition du mur, et puis l'Europe s'est reprise. S'il n'y avait pas la pauvreté et les guerres, l'Europe n'hésiterait pas à se répandre jusqu'à Vladivostok. Elle n'arrive pas à se prononcer sur la guerre en son sein, parce que celle-ci la concerne de trop près. Si elle pouvait se prononcer, paradoxalement, la guerre n'aurait pas eu lieu, parce que l'Europe aurait été unie. La guerre est l'expression du fait que l'Europe n'est pas une, qu'elle n'est pas une identité déjà définie, qu'elle n'est pas sujet, qu'elle n'a donc pas de volonté. Il est inutile de le lui reprocher, car l'Europe se construit et se fait seulement par cette guerre. Si elle ne préexistait pas, elle sera là après la catastrophe, après les génocides, comme leur résultat.

C'est une autre question de savoir si cela aurait pu être évité. Je pense que cela aurait

⁴ Voir à ce sujet tout particulièrement Sudhir Kakar, 1993. «La rage narcissique du groupe en danger ou La perversion des Lumières», in *Les Temps modernes*, no. 564, juillet, p. 103 et suiv.

pu l'être, mais que cela ne l'a pas été parce que l'Europe n'a pas reconnu son propre geste en cette guerre, et qu'en même temps (pour se refaire une identité, la précédente ayant été perdue avec l'effondrement du socialisme) elle se donnait un nouvel ennemi pour constituer sa propre identité. Ce nouvel ennemi sera de toute évidence, sauf erreur, l'islam (l'Orient, le Tiers-monde, etc). L'Europe continuera de fonctionner en dichotomies. Les nationalismes, non plus, ne sont pas la cause, mais l'expression de ces mécanismes. Mais tant qu'elle fonctionnera en dichotomies justement, il est difficile d'imaginer qu'elle puisse sortir de la logique de la guerre.

Oui, la guerre est un engrenage des nationalismes et des populismes autoritaires survenus dans des pays sans beaucoup de tradition démocratique. En même temps, c'est la globalisation instantanée du modèle libéral occidental (et non la longue conservation précédente sous le socialisme) qui a tout déclenché et a ouvert la boîte de Pandore. Quand le système d'équilibre a sauté, il a sauté des deux côtés (Occident et Est), et pas seulement de l'un d'eux.

C'est à l'intérieur de l'Europe que la fragmentation se fait, y compris à l'intérieur de son idée de citoyenneté. Pour empêcher la guerre (il est plus difficile, sinon impossible, de l'arrêter, qu'il n'aurait été de la prévenir), il faudrait sortir du mécanisme dichotomique.

A CONSULTER, DU MÊME AUTEUR :

La Croatie depuis l'effondrement de la Yougoslavie, l'Harmattan, Paris

Voir Internet pour l'ensemble de ses travaux.

ONT APPUYÉ L'EXPÉRIENCE AU CHILI

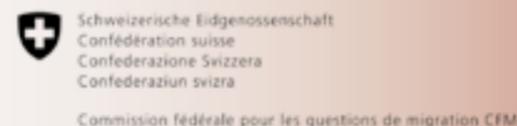
COMITÉ DE PATROCINIO INTERNACIONAL: Prof. Dr. Jasodhara BAGCHI, Prof. emérito, Women's Studies, Jadvpur University, Kolkata, India; Prof. Dir. Dr. Janine PUGET, psicoanalista, Dir. Maestría Psicoanálisis de Familia y Pareja (Iusam), Premio Sigourney 2011, Buenos Aires, Argentina; Dr. Maren URICKSEN de V., Prof. agregada Fac. Medicina, U. de la República, Uruguay; Carlos VILLAN DURAN, Presidente As. española para el derecho internacional, España; Prof. Etienne BALIBAR, prof. emérito de filosofía, Universidad Paris-Nanterre e Irwine. (USA), miembro, entre otros, del Grupo de Ginebra, Violencia y Derecho de asilo en Europa; Prof. Dir. Rada IVEKOVIC, philosophe, anc. Dir. Programme au Collège International de Philosophie, Paris; Prof. André TOSEL, prof. emérito de filosofía, especialista internacional de la obra de Gramsci, Universidad de la Sorbona y CNRS, Paris-Niza; Prof. Christian LAVAL, filósofo, Dir. De Programa en el Colegio Internacional de filosofía (CIPH), Paris; Prof. François RIGAUX, prof. emérito de derecho internacional, ex presidente del Tribunal de Derecho de los Pueblos, Bruselas, miembro del Tribunal sobre Chile; Prof. Jean BATOU, Cátedra de historia económica contemporánea, Universidad de Lausana, pres. Fundación Bairoch, Ginebra-Lausana (Suiza); Ruth-Gaby VERMOT-MANGOLD, Dr. en filosofía y en antropología Universidad de Berna, Parlamentaria suiza, ex miembro del Consejo de Europa, Estrasburgo; Lyliane MAURI PASQUIER, Partera, Consejera de los Estados, Parlamento suizo, Ginebra (Suiza); Anne EMERY TORRACINTA, diputada en el Gran Consejo del cantón de Ginebra (Suiza); Prof. Stéphane ROSSINI, spécialiste de politiques publiques, Parlementaire suisse, Berne; Paul RECHTEINER, Parlamentario suizo, secretario de la Fundación Paul Grüninger (trabajo sobre la memoria histórica relativo al apoyo a los refugiados período 1933-1945 y después).

COMITÉ DE PATROCINIO NACIONAL (Chile): Universidad de Concepción; Magister Políticas Públicas y Gobierno, Universidad de Concepción; Programa Estudios Europeos, Universidad de Concepción; Departamento Historia y Geografía, Universidad Austral de Valdivia; Departamento Servicio Social, Universidad del Bio Bio; Colegio de Profesores, Dirección Regional Bio Bio; Federación Estudiantes Universidad Concepción (FEC); Instituto Derechos Humanos (INDH) (a confirmar); Museo de la Memoria (a confirmar); Colectiva Mujeres por la Memoria; Ediciones Escaparate, Concepción (Chile); El Servicio Evangélico para el Desarrollo (SEPADE), Concepción (Chile); Fundación Sol, (Chile); Recaredo Galves, Presidente de la Federación Estudiantes Universidad de Concepción; Paz Rojas, Psiquiatra, La Corporación de Promoción y Defensa de los Derechos del Pueblo (CODEPU); Patricia García, Presidenta Regional del Colegio de Profesores.

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

Anne AMIEL, Etienne BALIBAR, Julia BRAUN, Marie-Claire CALOZ-TSCHOPP, Jean-Michel DOLIVO, Marianne EBEL, Pierre FIALA, Paulina JACCARD NACIDA VELOSO, Recaredo GALVEZ, Edmundo GOMEZ MANGO, Iara HEREDIA LOZAR, Manuel HERNANDEZ BENAVIDES, Martine HOVANESSIAN, Gina INOSTROZA RETAMAL, Rada IVEKOVIC, Fanny JEDLICKI, Pablo MARIMAN, Maribel MORA CURRIAO, Nuno PEREIRA, André PEREZ BERRIO, Janine PUGET, Rodrigo PULGAR CASTRO, Idoia QUINTANA DOMINGUEZ, Lili RIVAS LABBE, Mario SANTILLO, Ariel SANZANA, Robinson SILVA, Jeanne W. SIMON, Christophe TAFELMACHER, Ali TERZIOGLU, Cecilia TOLEDO, Giselle TOLEDO VERA, Maren ULRIKSEN DE VIÑAR, Felicitas VALENZUELA BOUSQUET, Marcelo VIÑAR, Teresa VOLESO BERMEDO.

REMERCIEMENTS



Gesundheitsförderung Schweiz
Promotion Santé Suisse
Promozione Salute Svizzera
Health Promotion Switzerland

Paul Grüninger Stiftung



PRÉCISIONS ÉDITORIALES

Le contenu de la revue est le résultat d'un travail collectif des participant.e.s du Programme (écriture, envois de textes, poèmes, etc.). Les articles (contenu, forme) sont la responsabilité de leurs auteurs. Les articles publiés dans la revue sont en diffusion libre. Nous demandons cependant d'en citer la provenance et le site.

RESPONSABLE D'ÉDITION

Marie-Claire Caloz-Tschopp, direction du Programme Exil, création philosophique et citoyenneté 2010-2016 du CIPH, Paris-Genève.

CONTACT, INFORMATIONS, INSCRIPTIONS

exil.ciph@gmail.com – www.exil-ciph.com

MISE EN PAGE

Stéphanie Tschopp